

Emmanuelle
Salesse

Le MONDE de LILA



Emmanuelle Salesse

Le Monde de Lila

© Emmanuelle Salesse, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1433-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*

Rose conduit lentement ce matin de mars. Ce n'est pourtant pas son habitude.

Elle ne sait pas pourquoi, mais elle ne parvient pas à rouler plus vite. Un peu comme si un élastique invisible, accroché à son pare-chocs, l'empêchait d'avancer, malgré elle.

Pourtant, elle le désire, ce voyage. Elle la désire, cette aventure... ou cette fuite. À moins qu'il ne s'agisse de retrouvailles, avec elle-même ? Ou plutôt de trouvailles. Oui, c'est ça, elle a besoin de se trouver. Elle a besoin d'essentiel, de choses simples, légères, authentiques. Elle a besoin de lenteur. Et de silence.

Elle voudrait que le bruit cesse, à l'intérieur de son cerveau. Elle voudrait le silence dans son cœur et dans sa tête. Et elle espère de toutes ses forces, qu'en faisant ce « stage », en pleine campagne, auprès des animaux, elle trouvera ce qu'elle cherche. Elle trouvera la paix. Tout le monde s'accorde à dire que les animaux apaisent. Eux, pourront peut-être l'aider. Elle ressent une sorte d'appel au fond de son ventre, un appel singulier...

Alors, pourquoi ne peut-elle pas aller plus vite, sur cette route, en pleine nature pas encore sortie de sa dormance hivernale ?

Pour savourer ce spectacle monochrome ? Probablement pas. La nature est presque angoissante ici. La brume glaciale semble engloutir toute forme de vie, toute forme d'envie.

A-t-elle peur alors ? Après tout, ce serait légitime, elle plaque tout, et part vers l'inconnu. Son boulot, qui lui fait très bien gagner sa vie, dans lequel elle excelle, et qui la rend juste assez indispensable pour rassurer son ego ; sa vie sociale, riche de nombreuses mondanités, de nombreux contacts, et de quelques amis ; et ce rythme effréné qui l'étouffe aujourd'hui, mais qui, elle doit bien le reconnaître, l'a pourtant nourrie pendant toutes ces années.

Va-t-elle parvenir à se poser, à lâcher prise, pour reprendre un terme à la mode, qu'elle entend sans cesse depuis quelques temps. Que signifie ce terme exactement, « lâcher prise » ?

Parviendra-t-elle à se laisser bercer par les jours qui passent, et les nuits qui « dépassent » ?

Elle le souhaite de toute son âme.

Elle repense soudain à François. Elle tente de chasser de son esprit, le sourire et les yeux lumineux de cet homme qu'elle a tant aimé, mais elle n'y parvient pas. Cela fait trois mois maintenant. Cela devrait passer... Mais cela ne passe

pas.

Sa gorge se serre. Son cœur aussi. Et ses yeux s'injectent soudain de ce liquide chaud et salé, dont elle connaît trop bien le goût, qui s'écoule le long de ses joues, rosies par la douleur. Elle pleure, et elle s'étonne intérieurement, avec une once de cynisme, d'y parvenir encore. Elle pensait que son corps ne contenait plus de larmes, qu'il en avait trop versées, qu'il les avait toutes versées, qu'il ne lui en restait plus en stock.

Et pourtant, si ! Il lui est resté ! Elle pleure encore ! Il est plein de ressources, son corps menu, il est encore capable de pleurs et de sanglots, après toutes ces semaines de souffrance.

Mais ce matin, elle est presque surprise de sa réaction. Quelque chose de différent se joue en elle. Quelque chose est en train de changer. Subtilement.

Pour la première fois, elle les laisse venir, elle les laisse sortir, ses larmes. Elle les laisse inonder ses joues, son cou, et même son jeans, sur ses cuisses tendues. Elle ne lutte pas pour les engloutir au fond de son corps.

Elle a le sentiment qu'elle en a la possibilité, qu'elle en a le droit. Peut-être le fait d'être loin de chez elle et de quiconque pourrait la surprendre ?

Elle a une impression étrange de libération, libération de quelque chose, d'un poids qui lui leste le cœur, depuis trop longtemps. Elle se laisse aller, et pleure avec vigueur.

Comme si chaque larme, chaque spasme, expurgeaient un peu de douleur. Comme s'ils nettoyaient le creux de son cœur, souillé par des souvenirs cruels, sali par cet homme dont elle a été si amoureuse. Et par tout le reste aussi...

Dans sa tête, le chaos s'installe. Pas un chaos effrayant. Plutôt un chaos résigné. De celui qui mêle les images heureuses aux moments de doute ; le sourire de François, si doux, à ses yeux si durs ; la fusion de leurs corps à ses premiers refus. Puis les questions sans réponse. Les absences sans comprendre. Leurs balades dans les bois. Et le couperet final : tout est fini, il la quitte.

Il lui explique qu'il a essayé de divorcer de sa femme. Il a essayé d'abandonner leurs vingt-cinq dernières années de vie commune, ses deux filles déjà grandes, et ses heures heureuses. Pour vivre avec elle, pour leur histoire d'amour, qui lui dévore la chair depuis deux longues années. Mais il ne le peut pas.

Plusieurs fois, pendant ces deux années, Rose a tenté de s'éloigner de François, pour arrêter de souffrir. Parce que l'amour, ça ne se partage pas. Mais ils étaient tous les deux tellement malheureux de l'absence de l'autre. Chaque fois, ils se sont retrouvés, des larmes de joie dans les yeux et dans le cœur. Et ils

replongeaient dans leurs rendez-vous clandestins et passionnels, plus unis que jamais. Leurs chairs explosaient à nouveau d'un plaisir puissant, noyées dans le désir de l'autre. Et les projets de vie à deux fusaient.

Ils s'aimaient, c'est tout. Et rien n'est plus fort que l'amour. Personne ne peut lutter contre lui, sans risquer de sombrer.

Et pourtant, il a décidé de renoncer. Et elle a sombré.

Elle repense à cette soirée, où elle était si heureuse de le retrouver, angoissée depuis quelque temps, de le sentir partir un peu. Elle s'était apprêtée comme il aimait. Elle avait mis les petits plats dans les grands, pour le séduire. Pour honorer leur amour, et cet homme qu'elle aimait.

Dès son arrivée, elle a compris. Elle ne voulait pas y croire. Elle ne voulait pas entendre. Mais elle savait.

Quelques minutes après son arrivée dans l'appartement, il repartait, la laissant seule, sidérée, anéantie. Morte de l'intérieur.

Malgré son divorce bientôt prononcé, il avait réalisé qu'il ne voulait pas perdre sa femme, qu'il ne le pouvait pas. Parce qu'il l'aimait elle, et pas Rose. Il s'était trompé. Il allait tout faire pour la reconquérir, quel qu'en soit le prix. Il y mettrait toute son énergie et tout son cœur.

C'étaient les derniers mots qu'il avait prononcés, et la dernière fois qu'elle l'avait vu.

Il lui avait parlé de son amour profond pour sa femme, laissant Rose broyée, en lambeaux.

Comme dans la fission nucléaire, où une énergie colossale est libérée du centre des atomes lorsqu'ils se scindent, l'énergie libérée par l'explosion du cœur de Rose, devait re-unir les leurs, et donner à François la force de combattre, pour reconquérir sa femme. Tout cela n'était en fait qu'un banal transfert d'énergie, du cœur de Rose à ceux de son amant et de sa femme ; une énergie vitale qu'elle leur offrait, à eux deux, pour qu'ils puissent revivre heureux, pendant qu'elle s'éteignait dans le néant, dans un désespoir abyssal, seule, vide.

Rose continue de pleurer. Son plexus commence à la serrer. Elle déteste cette sensation de ne pas arriver à faire entrer suffisamment d'air dans ses poumons. Elle ne parvient plus à respirer. Elle suffoque. Une énième crise d'angoisse l'étreint de son emprise perfide.

Machinalement, elle regarde dans le rétroviseur de sa voiture, constate que la petite route de campagne, qui traverse les champs endormis sous le gel et la brume de ce matin d'hiver, est déserte. Elle décide de s'arrêter. Elle se gare sur le

bas-côté, actionne ses warnings, au cas où quelqu'un surgirait de ce paysage sans vie, et sort du véhicule.

Elle a besoin de respirer à grandes bouffées, elle a besoin de plus d'air. Dans l'habitacle, elle étouffe. Elle a besoin de se tenir droite, d'ouvrir sa cage thoracique de toutes ses forces. Elle a besoin d'air frais.

Elle inspire du plus loin que ses poumons le lui permettent, essayant de remplir la plus petite circonvolution de cet air frais et réparateur. Puis elle expire de la même façon, pour vider son corps, de l'air gâté qui s'y trouve.

Après de longues minutes de lutte contre elle-même, elle parvient à respirer plus facilement, et ses larmes se tarissent lentement.

Elle est alors saisie par le froid, et se dit avec soulagement, qu'elle revient à elle, qu'elle reprend possession de son corps, qu'elle recouvre ses sensations, et qu'elle a réussi à vaincre ces maudits fantômes, qui la harcèlent parfois.

Elle reste là, immobile, quelques instants, adossée à sa voiture, frissonnante, mais vivante. Elle se force à respirer avec calme, comme le lui a appris la sophrologue qu'elle consulte, depuis que François est parti. Elle n'était pas convaincue par l'efficacité de ces « sciences obscures », mais face à l'insistance de sa mère, et à son inquiétude à la voir dépérir sans comprendre, elle a cédé et a pris rendez-vous. Dès la première séance, elle doit bien avouer qu'elle s'est sentie mieux.

Certes, le manque et l'absence étaient toujours présents, mais ses angoisses semblaient moins étouffantes, moins prégnantes. Elle dormait mieux, ses nuits étaient moins hachées.

Elle est tirée des pérégrinations de ses pensées par la sonnerie de son smartphone, posé sur le tableau de bord. Elle regarde l'écran à travers la vitre de la portière, et voit le prénom de Lola apparaître, posé sur la photo d'une jeune femme brune, aux traits ronds, et généreux, comme sa voix.

Elle hésite un instant, avant de décrocher.

Lola est la responsable de l'un des deux magasins d'optique qu'elle possède, dans le centre-ville de Poitiers. Si elle cherche à la joindre, c'est probablement pour quelque chose d'important.

Lola est maintenant très autonome dans son travail, tout comme l'est Aude, la responsable de sa deuxième boutique.

Avant de partir, Rose les a prévenues qu'elle s'absentait un mois, ce qu'elle ne s'était jamais autorisé à faire auparavant, mais qu'elle restait joignable, évidemment, pour les urgences. Elle leur a dit qu'elle avait toute confiance en elles. Et qu'elle apprécierait de ne pas être dérangée « pour rien ».

Les deux femmes sont intelligentes, bienveillantes, et attachées à leur employeuse. Et elles ont toutes les deux perçu la tristesse de Rose, depuis quelques semaines. Sans être intrusives, mais simplement inquiètes, elles ont essayé de savoir de quoi il en retournait, ce qui la rendait si abattue.

Mais Rose ne leur a rien concédé de son intime. Avoir eu une histoire d'amour avec un homme marié n'est pas une chose aisée à dire, même auprès de ses collaboratrices, pleines de compassion et de sympathie pour elle.

Elle décide finalement de prendre l'appel, peut-être plus, par une sorte de réflexe ancrée en elle, que par une réelle conscience professionnelle, ou envie de lui parler.

— Allo ? Lola ? dit-elle, mobilisant toute son énergie pour paraître détendue, presque enjouée, et s'efforçant de laisser le plus loin possible, ses sanglots et les réminiscences de François.

— Bonjour Rose, dit Lola d'une voix plus douce et plus familière qu'à l'accoutumée. Nous sommes toutes les deux, avec Aude, et nous voulions te souhaiter de bonnes vacances. On ne te dérange pas plus, juste le temps de te dire qu'on pense bien à toi. Repose-toi et surtout profite de chaque moment !

Rose est surprise par cet appel, et par l'adorable attention de ses deux collaboratrices. Elle est touchée par leur pensée, et un peu honteuse aussi, de leur avoir menti.

Elle ne leur a rien dit à propos de ce stage, qu'elle s'apprête à faire. Mettre les mains dans le crottin, nourrir les animaux, nettoyer les litières... tout cela n'a pas vraiment de sens ; tout cela est tellement éloigné de ce qu'elle est, de son activité commerciale, de son mode de vie citadin, de son image, de ses centres d'intérêts.

Elle ne comprend pas elle-même, pourquoi son attention a été happée par cette petite annonce ; pourquoi son esprit s'est focalisé dessus ; ni pourquoi elle a ressenti, du fond de ses entrailles, une force vive, un appel de l'intérieur, qui lui intimait d'y répondre. Et de se rendre sur place, à quelques deux cents kilomètres de chez elle.

Alors comment l'expliquer à Lola et à Aude, à sa mère, ou à qui que ce soit d'autre ?

Elle leur a menti à toutes. Elle leur a dit qu'elle partait sur la côte atlantique, entre Arcachon et les Landes, faire une cure de thalassothérapie. Qu'elle se sentait fatiguée, et qu'elle avait envie de prendre soin d'elle, qu'on la dorlote.

Tous y ont cru.

— Merci beaucoup les filles ! C'est vraiment adorable de votre part de

m'appeler. Ça me touche beaucoup ! Bon courage, travaillez bien, dit-elle en souriant. Et à très vite !

Elle raccroche, et s'installe dans la voiture pour reprendre la route, et se réchauffer. Ces quelques minutes passées dans le froid l'ont glacée jusqu'aux os. Mais elle en avait besoin, et l'air frais lui a fait du bien.

Elle démarre le moteur, et commence à rouler. Elle avance vers l'inconnu, vers l'inattendu, et vers le silence et une paix intérieure, elle l'espère.

Rose écoute sa musique de prédilection du moment, Billie Eilish, qu'elle adore. Elle aime les mélodies qui animent ses chansons, et ses textes aussi. Ses mots sont poétiques, et ses messages sont beaux.

Elle aime chez cette artiste, sa mélancolie, qui fait écho à quelque chose d'ancrée en elle. Une mélancolie qui la berce souvent, la rassure parfois, et l'apaise beaucoup. Etonnamment.

Portée par l'œuvre de la jeune chanteuse, elle regarde défiler le paysage sous ses yeux, ce paysage hivernal, où chaque nuance de gris a une place particulière, bien définie. Où les arbres semblent endormis et menaçants pour quiconque aurait, ne serait-ce que l'idée, de les déranger. Où le sol, recouvert d'une fine couche cristalline, est figé sous sa gangue de glace. Où des corbeaux guerriers, déchirent le ciel de leurs cris stridents, annonçant quelques mauvais présages. Puis volent à pic, pour lacérer la terre, pour l'éventrer et ainsi, montrer au monde, qu'ils sont les seuls maîtres de ce décor.

Les prémices du printemps n'ont pas encore délogé l'hiver, qui a été particulièrement rude cette année.

Rose a le sentiment que, dans les villes, le froid est moins virulent, moins angoissant. Ici, sur les champs, sur les arbres, sur des animaux, l'hiver s'abat avec plus de vigueur, avec plus de hargne.

En ville, il éteint les âmes, lentement, insidieusement. Il les endort, il les évide doucement, pour qu'elles se taisent, pour qu'elles baissent les armes malgré elles, sans même qu'elles ne s'en rendent compte.

Ici, au contraire, il les provoque, il les pousse à la révolte. Il les exhorte à rester debout, et à se battre. À toujours rester sur leurs gardes, prêtes au combat. Sous peine de perdre la vie, et de se laisser engloutir par le néant glacial.

Etrange sensation qui étreint Rose soudain : de la dureté et du courage mêlés. Comme si elle voulait sortir de sa dormance, de sa torpeur, et, elle aussi, combattre les éléments. Au lieu de les fuir comme elle l'a toujours fait. Elle a l'étrange impression de se sentir plus vivante que jamais, dans ce paysage à moitié mort. Comme si son cœur était enfermé dans une boîte depuis trop

longtemps, silencieux, et attendait qu'on vienne lui ouvrir. Comme s'il était prêt maintenant. Etrange sensation, vraiment...

Alors qu'elle roule, au beau milieu de nulle part, sur cette route droite lacérant la campagne, surgit, improbable, inattendu, sur le bord de la route déserte, un grand panneau blanc, qui trône, droit et arrogant.

Il tonitrua, à tue-tête se dit la jeune femme, avec une pointe d'ironie dans le cœur, « Le Refuge de Paradis. Pour les naufragés de la vie. Sept cents mètres à gauche ».

Elle ralentit, enclenche son clignotant, et s'engouffre sur la petite route goudronnée, qui ne tarde pas à devenir un chemin de gravillons blancs, régulièrement et parfaitement tassés, dont aucun trou, ni aucune irrégularité ne perturbe l'ordre.

Ce chemin est rigoureusement bien entretenu, rigoureusement droit, rigoureusement homogène. Est-ce à dire que ce Martin Montchambeault, est aussi rigoureux et droit, que son nom et que son chemin ? De la rigueur à la rigidité, il n'y a qu'un pas, se dit-elle en souriant intérieurement.

Elle ne devrait plus tarder à le savoir.

Elle avance lentement, comme pour ne pas déranger cette harmonie, et pour passer inaperçue aussi. À mesure qu'elle progresse vers cette aventure singulière, elle se met à regretter et se dit qu'elle a certainement commis une erreur, qu'elle n'aurait pas dû venir jusqu'ici.

Elle ne sait pas ce qu'elle fait là, dans son SUV haut de gamme, noir, élégant, orgueilleux. Ni comment elle va pouvoir s'accommoder d'une vie à la campagne, où elle n'a jamais vécu et qu'elle ne connaît en rien.

Sauf les quelques lointaines réminiscences d'un séjour passé à la montagne, avec ses grands-parents, alors qu'elle n'avait que sept ans, elle n'a jamais approché, ni de près ni de loin, une quelconque vie au milieu des animaux et de la nature.

Que va-t-elle faire ? Comment va-t-elle gérer cela ? Va-t-elle être à la hauteur ? Va-t-elle seulement être capable de faire ce qu'on attendra d'elle ? Ce qu'on va lui demander ? Sans faire d'erreur. Sans paraître trop gauche ? Ni trop gourde ?

Plus elle avance sur le chemin immaculé, plus elle doute. Plus elle approche, plus elle ralentit.

Jusqu'au détour d'un petit virage, où une énorme bâtisse de pierres de Travertin, se dresse soudain, devant ses yeux ébahis. Telle la gardienne séculaire d'un lieu sacré, bordée d'arbres et tapissée de végétation en dormance,